

Vaudois du fin bout

Autor(en): X.

Objektyp: Article

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band (Jahr): 51 (1913)

Heft 19

PDF erstellt am: 25.04.2024

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209565>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On ne se croit plus aussi indispensable à toutes choses : à la marche du monde et à celle du progrès, s'étant convaincu que l'un et l'autre accomplissent leur destin sans le secours de l'humanité, toujours à la remorque, et ayant vu maintes fois que tous les hommes se remplacent et que pour un de perdu, dix de retrouvés.

On s'attache de plus en plus à des satisfactions moins brillantes mais plus certaines, plus constantes, et l'on s'étonne, avec regret, de les avoir si longtemps dédaignées. On proclame bien haut, avec de grands gestes, que l'on ne regrette rien des errements, des écarts, des prodigalités de ses jeunes ans ; et, avec non moins de véhémence, on les condamne chez ceux qui nous ont succédé dans l'arène de la jeunesse.

Et tout cela nous prouve chaque jour, de façon irréfutable, que l'on n'a plus vingt ans.

Récriminer, se rebiffer contre l'âge, devenir grincheux est tout d'abord inutile — cela devrait suffire à tous en préserver — c'est de plus profondément ridicule. Se résigner philosophiquement est plus sage, plus noble, plus élégant. Vieillir n'est pas déchoir, pour qui sait accepter un sort inévitable. Il y a un art de vieillir ; il y a de la poésie et des sourires dans la vieillesse. Pour être moins vives qu'au jeune temps, les impressions n'en ont que plus de charme, un charme plus pénétrant. On comprend mieux, surtout plus juste. On est moins exposé à de pénibles reculades. On prend moins de vessies pour des lanternes. On assiste plus ou moins à la vie comme à un spectacle tragi-comique ; si comique même, parfois, qu'on se croirait à Guignol.

Et puis cette résignation, cette indulgence, que l'on n'apprend qu'avec l'expérience donnent à la vie une régularité, une sérénité qui, certes, ont bien leurs attraits. On se sent moins entreprenant, moins téméraire qu'à vingt ans, mais plus sûr. On se sent plus libre aussi ; non point de cette liberté fougueuse, frondeuse, de la jeunesse qui n'a pas trop de l'espace et de l'avenir pour carrière et qui, souvent, s'épuise en vaines présomptions ; mais d'une liberté calme, réfléchie, qui tient à l'habitude que l'on a prise de donner moins d'importance aux hommes et aux choses, dont on s'affranchit ainsi peu à peu. On ne rêve plus d'un empire immense, dont on ne peut embrasser les limites ; on voit, au contraire, se resserrer toujours plus son domaine, mais on le sent mieux à soi et il nous suffit. Un poète l'a dit :

Tout plaisir que la main n'atteint pas, n'est qu'un [rêve !]

Mais pour avoir cette vieillesse sereine, souriante, gaie, il faut le premier des biens, la santé. Or si nous ne l'avons pas, c'est souvent notre faute. Nous faisons tout pour la compromettre, et presque toujours sans aucune raison acceptable ni compensation.

Souvent, aussi, les maux de la vieillesse ne sont qu'une cruelle expiation de la fidélité excessive que l'on montra jadis pour ce dicton trompeur : « Il faut que jeunesse se passe », sous prétexte que « Jeunesse n'a qu'un temps ! »

Vouloir, pour rester jeune, nier la vieillesse, est une chimère. Savoir vieillir, pour rester « jeune », tout est là ! La vieillesse, joyeusement acceptée, a du bon. J. M.

En chemin de fer. — En chemin de fer il y a ordinairement trois classes : la première, la seconde et la troisième.

En première classe il y a des tapis, des coussins recouverts de belle étoffe et de jolies housses au crochet pour se frotter la tête. Les wagons de première classe sont plus rapides que les autres, car on les accroche en avant du train.

En seconde classe, il n'y a pas de housses. Les coussins sont de gros drap sombre ; un sévère linoléum remplace les tapis.

En troisième classe, il n'y a plus ni housses ni tapis, ni linoléum et les coussins sont en bois.

La troisième classe est horriblement chère, la seconde classe est beaucoup plus chère encore ; quant à la première classe elle est généralement gratuite, car seuls les gens pourvus de permis s'y aventurent.

LE SILENCE EST D'OR

Il vaut mieux ne rien dire que de dire des riens. » Cet adage ne devait pas être inconnu de trois de nos concitoyens de la Suisse allemande qui, attablés dans un café d'Aigle, vidèrent trois bouteilles de vin des Mousquetaires, 1911, sans que de leurs lèvres tombassent d'autres paroles que celles-ci :

Dr Wiisch gut (le vin est bon), fit l'un des confédérés en tâtant de la première bouteille ;
Und billig (et pas cher), ajouta un autre, à la deuxième ;

Und g'sund (et salubre), conclut le troisième, lorsque, la dernière bouteille étant à sec, ils quittèrent le café.

Nos campagnards vaudois ne sont souvent pas plus loquaces quand, après une longue journée de travail, ils se réconfortent à l'aube avant de goûter les douceurs d'un sommeil bien mérité. On nous raconte que deux d'entre eux, assis l'un en face de l'autre à la pinte de la Clé-aux-Moines, sur la route de Savigny, n'échangèrent pas un traitre mot en faisant honneur chacun à un « demi » de petit blanc. Ce n'est qu'en regagnant leurs pénates qu'ils desserrèrent les dents :

— Mè su bin, dit l'un.

Et l'autre :

— Et mè assebin.

Là-dessus ils se quittèrent.

V. F.

La livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSSELLE contient les articles suivants :

Choses de chez nous. A propos de Juste Olivier, par Philippe Godet. — L'Enfant d'adoption. Nouvelle, par Emilie Gautier. — La vérité sur la mort de Charles XII de Suède, par F. Schulthess. — Les avatars de *Fidélité*, par Anna-Déborah d'Alshheim. — Les idées politiques de Dostoïevski, par Maurice Muret. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Quatrième partie.) — Chroniques parisiennes, italienne, américaine, suisse allemande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

Les vieilles chansons.

Le bon modèle.

Vive Henri quatre ; il buvait bien.
Buvons aussi, chers camarades ;
Efforçons-nous, par nos rasades,
De surpasser ce bon chrétien ;
Et ne nous laissons pas abattre,
Quand nous n'aurions pas réussi,
Si nous ne buvons comme Henri,
Nous boirons au moins comme quatre.

Vive Henri quatre ! Il battait fort,
Quand il avait sujet de battre.
Battons comme ce diable à quatre :
Car, qui bat bien n'a jamais tort,
Mais si, mieux que nous, il sut battre,
N'en ayons le moindre souci :
Si nous ne battons comme Henri,
Nous battons au moins comme quatre.

Vive Henri quatre ! en vert galant,
Il fêta la brune et la blonde ;
Et nous, à la barbe du monde,
Nous nous vantons d'en faire autant.
Si vous y trouvez à rabattre,
Mesdames, vous verrez aussi
Que si nous n'aimons comme Henri,
Nous aimons au moins comme quatre.

(Communiqué par *Pierre d'Antan*.)

Piètre dictionnaire. — Quoi ! on donne ça pour un dictionnaire complet !... Voilà une heure que je cherche le mot « colidor », sans pouvoir le trouver.

Aïe ! — Croirait-on que les Cent-Kilos sont frères d'Apollon et de Diane. Cette illustre communauté d'origine n'est cependant pas douteuse, si l'on considère que le quintal est fils de la tonne.

VAUDOIS DU FIN BOUT

QUAND on est Vaudois, on l'est bien, et pour longtemps. Nous dirions même pour toujours, si nous étions sûr de l'avenir. Victor Hugo l'a dit : « l'avenir n'est à personne ! »

Quand on est Vaudois, on l'est bien, fût-on emprisonné dans une enclave ou confiné à l'extrême frontière de ce petit coin de pays qui nous est particulièrement cher.

Mais, tout bon Vaudois que nous sommes, cela ne nous empêche pas d'être bons Suisses. Ah ! non, par exemple. Nous ne voudrions pas être Vaudois sans être Suisses... et vice versa. Ce sont, du reste, deux choses qui s'accordent fort bien.

Et, pour preuve de la vitalité de l'esprit vaudois jusqu'aux confins extrêmes du pays, écoutez ce que dit un correspondant de la *Feuille d'Avis de Coppet*. Nous abrégeons un peu.

Nous, de Coppet, sommes de fort braves gens, bien Vaudois et désireux de le rester, bien que nous soyons placés sur une langue de terre, entre le lac et la frontière française. Vaudois nous sommes, bien que notre vignoble ne soit qu'un avant-goût de la Côte.

Nous sommes une ville. Nous sommes la première ville vaudoise, c'est-à-dire la première ville que le voyageur, venant de Genève, rencontre sur territoire vaudois.

Notre localité porte le cachet du vieux et du pittoresque, que d'aucuns voudraient nous ôter pour nous accommoder au goût moderne. Nous avons de vieilles rues, des arcades comme Berne, un port et de tout temps les voyageurs ont aimé à s'arrêter chez nous. Jadis, dans les temps reculés, notre vieux couvent, toujours visible avec ses murailles massives, a été un lieu de relais et d'hospitalité, avec sa vieille église au profil familial.

Notre ville est célèbre. Vous pouvez en prononcer le nom sous toutes les latitudes et sous tous les climats, vous ne risquez pas d'entendre ces mots cinglants : « Connais pas ! » Nous sommes connus partout et ce qui fait notre célébrité, ce ne sont pas uniquement nos mérites, bien qu'ils soient grands, c'est notre Château.

Car nous avons toujours eu un Château. Ce fut d'abord l'antique manoir féodal, bâti par Pierre de Savoie, cette forteresse qui n'était pas toujours commode, mais qui avait de bons murs et qui nous gardait bien. Mais les Bernois, à leur retour de Genève, en 1536, y mirent le feu et le ravagèrent.

On le releva, on en fit le beau château actuel lourd et massif, nous en convenons, mais donc nous sommes fiers, avec son grand parc, ses arbres géants et ses croisées trop habituellement closes.

C'est là qu'ont vécu, après les hauts et fiers Dohna, ces braves et bonnes gens qui furent M. et Mme Necker. L'ancien ministre de Louis XVI, après avoir été secouru par tant d'orages, après avoir éprouvé l'instabilité décevante des choses humaines, est venu y terminer une existence aussi bienfaisante qu'utile.

Le père fut un philosophe et un sage, la mère, une femme de cœur et de haut esprit, née Vaudoise (Mlle Suzanne Curchod, fille du pasteur de Crassier) ; la fille, Mme de Staël, fut le génie féminin, l'astre qui éclipse tout.

Si notre petite cité vit accourir tant d'hommes et de femmes illustres, tant de princes couronnés, tant de princes des arts et des lettres, c'est que cette femme, en mesure d'offrir à ses hôtes une hospitalité grandiose, était elle-même un astre qui attirait en rayonnant.

C'est là, dans ce château, ouvert à tous, où le monde voyageur de notre planète se presse chaque jeudi et que nous, de Coppet, visitons si peu, c'est là, qu'au dire de Stendhal se tenaient les états généraux de l'opinion européenne. C'est dans ces salons, où tous les feux de l'esprit se croisaient, qu'une femme a tenu réellement dans ses doigts et rassemblé autour d'elle ces rayons épars de l'intelligence humaine.

C'est sur cette femme et sur ce château que le tout-puissant Napoléon a eu pendant tout son règne les yeux fixés. C'est cette femme qu'il a chassée de son toit, persécutée et traquée, la craignant plus que le Turc et le Cosaque, car ce qui se faisait et se disait à Coppet avait son écho dans l'univers.

Maintenant, ces illustres morts reposent dans le cimetière qu'ils ont choisi et où la curiosité des deux mondes n'a pas le droit de les troubler. Les grands arbres qui entourent leurs tombes comme une garde d'honneur se dépouillent et reverdisent chaque année, parlant de mort et de renouveau. Les traditions de bienveillance de la noble famille sont continuées par l'académicien, héritier de son esprit, et que chaque été voit revenir pour un séjour beaucoup trop court.

De même que le brave paysan vaudois Treboux était autrefois l'ami de la famille de « Corinne » et n'en était pas plus fier pour cela avec les paysans de son cru, de même toutes ces grandeurs ne nous communiquent, à nous autres de Coppet, nulle vanité.

Nous voyons défiler dans notre rue les autos du monde voyageur et tapageur, mais nous n'envions guère. Nous désirons rester entre nous, non à part, bien entendu, non derrière notre mur, mais bien de Coppet, bien de chez nous.

Et bien Vaudois aussi, car il ne faudrait pas venir nous dire que nous sommes des Vaudois francisés, ni chair ni poisson, enfin de ces Vaudois qui ne le sont pas pour de bon !...

C'est pour le coup qu'on boucherait la bouche à ces bavards, nous, de Coppet, je vous en réponds ! — X.

Une rétractation. — Découpé dans la page d'annonces d'un journal :

« Le soussigné reconnaît avoir déclaré très à la légère, dimanche 27 avril, à l'auberge communale de la Croix-Blanche, que monsieur N... faisait des dettes partout. Il retire ces propos, attendu qu'il a pu se convaincre que personne n'a jamais voulu lui prêter quoi que ce soit, et il en exprime publiquement ses regrets à monsieur N... »
(Signature).

J.-J. ROUSSEAU DANS

LE PAYS DE VAUD

JEAN-JACQUES ROUSSEAU aimait le Pays de Vaud. Il y fit de nombreux séjours et ses ouvrages contiennent plus d'un témoignage de l'amour qu'il avait pour nos rivages. Et la *Nouvelle Héloïse* n'est-elle pas une preuve éloquente de cet amour de Rousseau pour notre coin de terre. Il a fait la gloire de Clarens.

Mais Rousseau aimait aussi, comme on le sait, la musique, les fleurs, les promenades. En 1759, non loin du château de Glérolles, un voyageur fatigué et couvert de poussière s'était assis au bord du chemin.

Le châtelain, qui se promenait justement par là, observait ce voyageur et s'étonnait de le voir écrire et biffer ensuite presque immédiatement une bonne partie de ce qu'il avait écrit. Il s'ap-

procha, l'interrogea et l'étranger lui dit aussitôt :

— Quelles belles vignes vous avez-là, Monsieur. Et certainement le soleil si chaud qui brille ici doit contribuer à vous procurer une fine goutte.

— Pour juger de la qualité d'un vin, il faut l'avoir goûté, lui répondit son interlocuteur. Veuillez m'accompagner à la cave et vous pourrez en juger.

Le voyageur descend, goûte, admire et, au moment de s'éloigner, ajoute :

— Monsieur, j'aime à me souvenir de ceux avec lesquels j'ai passé de jolis moments. A qui dois-je donc cet aimable accueil ?

— Je suis le châtelain de Glérolles. Et vous, Monsieur, qui avez l'air de prendre si bien la vie du bon côté, quel est votre nom ?

— Mon nom ? Il ne vous dira rien. Je me nomme Rousseau.

— Rousseau ? Monsieur Jean-Jacques ? Et moi qui ne vous offre que du nouveau. Excusez-moi.

Et le châtelain de faire apporter des meilleurs crus accompagnés d'un excellent diner.

Il paraît qu'en continuant sa route sur Vevey, Rousseau chantait à tue-tête des couplets de son « Devin du Village ».

Ce fait a été narré par le châtelain de Glérolles à son petit-fils qui habitait Montreux et qui l'a un jour conté à des amis.

Aux obsèques du landammann.

Un ami du *Conteur vaudois*, qui revient de la landsgemeinde appenzelloise des Rhodes-Extérieures, nous conte l'historiette que voici :

« Aux obsèques du landammann de Saint-Gall, M. Ruckstuhl, les gouvernements des cantons voisins se firent représenter, selon l'usage, par des députations accompagnées d'huissiers vêtus de costumes aux couleurs de leurs Etats respectifs. Par dessus son éclatant manteau, l'huissier d'Appenzell (Rhodes-Extérieures) portait un grand écusson marqué des lettres initiales A. R., abréviation de *Aeussere Rhoden* (Rhodes Extérieures).

— Que veulent dire ces lettres ? demanda un étranger à un compatriote de l'huissier appenzellois.

Et le facétieux montagnard de répondre sans rire :

— Cela signifie : « Adieu Ruckstuhl ! »

Tsacou s'n'ovradzo.

La fenna à l'assesseu, que n'est plus dzouvené, le coumeincé à radocha lè z'annaiés, a prai, po fère lè gros z'ovradzo, onna pourra felhie daò veladzo.

Ma clia felhie est bin galèze et l'assesseu, qu'a onco dè bon ge et on brin dè venin, torniquavo tant que pù aprì la serveintè.

L'autro dzo, sa fennè lè z'attrapè que sè remollavànt dein la cava. Vo peinsa bin que le fà on dèrteint daò diabbliò et que lo pourr'assesseu, tot motset, ein a oit dè balla.

Tant qu'à la serveintè, l'a dû fère son paquet et felà to tsaud.

— Vão-tou parti, tsanera dè galavarda, que l'ai fà la fenna à l'assesseu, po cein que te fà ice, vu bin lè fère mè-mimò !

Vexation. — Savez-vous quel est le comble de la vexation pour un ouvrier menuisier en grève ?...

C'est de voir du bois qui travaille.

A la Pontaise (avant le tour de garde). — Eh ! Michaud ! dépêche-toi d' dormir : t'as plus qu'une demi-heure !

LA PART DE LA GRENOUILLE

Un Ormonan s'en allait à Villeneuve pour la première fois. Il faisait le voyage en chemin de fer d'Aigle à destination.

Pour se distraire en wagon, l'idée lui vint de compter son argent.

— Yon, dou, trei, quatre, cin, si, set.

Une grenouille qui se cachait dans les marais de la plaine du Rhône, qui borde la voie ferrée, criait à tue-tête :

— Hui ! hui ! hui !

Notre Ormonan, un moment interdit, compte et recompte son argent. Il ne trouve toujours que sept francs.

La grenouille, impitoyable, continue :

— Hui ! hui ! hui !

A la fin, notre homme, impatienté et rouge de colère, prend son portemonnaie et le lance par la portière, en s'écriant :

— Compté té mîmo ! vilha bîta que t'i !

Grand Théâtre. — Le succès tient fidèle compagnie à notre troupe d'opérette. Elle ignore les salles vides ou à demi-pleines ; elle ne connaît que les salles comblées.

Voici les spectacles de la semaine :

Dimanche 11 mai, *Les Mousquetaires au Couvent*, opérette en 3 actes, musique de Varney.

Mardi et mercredi 13 et 14 mai, *Rêve de Valse*, opérette en 3 actes, musique de Franz Lehár.

Jeudi 15 mai, troisième représentation populaire.

Vendredi et samedi 16 et 17 mai, *Les Saltimbanques*, opérette en 4 actes, musique de L. Ganne.

Kursaal. — A l'occasion du Congrès international Olympique, le Kursaal donnera une revue spécialement écrite pour cette fête. « Des Enfers à Lausanne !... » revue olympique en 5 tableaux, et qui sera jouée par MM. Galan, Tapie, Honoré, etc. Mmes Johannot, Renée, Doris, un début ; Miss Sainclair avec trois danses spéciales et nouvelles, etc., etc.

Deux décors nouveaux de M. Vanni, des costumes spéciaux, et la forme même de cette revue olympique et sportive en font un spectacle des plus attrayants.

Les représentations publiques avec faveurs suspendues, auront lieu dimanche 11 et lundi 12 à 8 1/2 heures. En cas de pluie, samedi soir à 8 1/2 heures, et dimanche et lundi en matinée à 2 1/2 heures.

Lumen. — Le public sera gâté, cette semaine, au Lumen, grâce à un programme somptueux dont les deux vedettes méritent d'attirer l'attention. *La Calomnie* est une superbe nouveauté, toute en couleurs, et d'une très longue durée. *Rosa Bell*, la détective, passionnera le public par ses situations périlleuses. Le reste du programme est, comme toujours, fort intéressant et du meilleur aloi.



LE DÉJEUNER
PAR EXCELLENCE

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.